

Festival de Venise Le plus français des festivals étrangers

Simone Suchet

Number 127, December 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50755ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Suchet, S. (1986). Festival de Venise : le plus français des festivals étrangers. *Séquences*, (127), 18–19.

LE PLUS FRANÇAIS DES FESTIVALS ÉTRANGERS

Du 30 août au 10 septembre dernier s'est déroulée à Venise la 43e Mostra de cinéma. C'est *Le Rayon Vert* d'Éric Rohmer qui a remporté le Lion d'or pour le plus grand bonheur de tous, car ce film étonnamment jeune et rafraîchissant avait littéralement illuminé Venise. Ce trophée consacrait la victoire du cinéma d'auteur cher à Gian Luigi Rondi, Président de la Mostra, mais sanctionnait sans nul doute également la forte présence française. En plus de la sélection officielle et de la Semaine internationale de la critique, six sections parallèles composaient un menu aussi varié que surprenant. Les voici : « Venezia TV » présente les œuvres les plus intéressantes conçues pour la télévision et réalisées avec des moyens cinématographiques ou électroniques; « Venezia speciali » propose de faire le point sur les créateurs, les tendances ou les mouvements présentant un intérêt particulier pour la connaissance du cinéma contemporain, sa situation actuelle et son évolution, ainsi que sur l'état de la recherche; « Venezia Giovani » propose, pour sa part, le cinéma qui intéresse la jeunesse actuelle dans le but d'établir une série de confrontations critiques — c'est dans cette section qu'on a pu voir *Big Trouble in Little China*, *Aliens*, *Ruthless People*, *About Last Night...* et quelques autres tous *made in U.S.A.* —; « Venezia de Sica » est un espace autogéré mis à la disposition des auteurs et des producteurs, conçu dans l'intention de favoriser les débutants du cinéma italien en présentant des premières ou des secondes œuvres; « Venezia ieri » offre, cette année, une rétrospective Glauber Rocha; « Spazio libero degli autori » présente une sélection de longs métrages internationaux qui se démarquent, par leur esthétique et leur propos, du cinéma plus commercial.

La Mort d'un apiculteur de Théo Angelopoulos



La sélection officielle, qui présentait 28 films dont 23 en compétition, proposait à côté de noms de réalisateurs confirmés, Rohmer, Resnais, Angelopoulos, Ivory, Loach, ceux de réalisateurs parfaitement inconnus. La France qui présentait 4 films dont 3 en compétition plus 3 coproductions était sur-représentée alors que d'autres pays tels les États-Unis ne trouvaient à nous offrir qu'un miteux produit télévisuel du plus bas niveau intitulé *On Valentine's Day* et signé Ken Harrison.

La France ouvrait le bal avec *Mon cas* de Manoel de Oliveira, coproduction franco-portugaise. Ce film, inspiré de la pièce homonyme de José Regio, raconte l'impossibilité dans laquelle se trouve une troupe de théâtre de répéter. En effet, chaque fois que les comédiens commencent les répétitions, ils se trouvent interrompus par un inconnu qui vient présenter « son cas ». Ce film fascinant parle de la liberté

humaine et de la fonction de l'art. Autre coproduction française *La Mort d'un apiculteur* de Théo Angelopoulos, interprété par Marcello Mastroianni et par une jeune comédienne grecque Nadia Moutzouri dont on devrait attendre beaucoup. Abandonnant les chemins de l'Histoire pour parcourir les voies complexes de l'histoire intime, le cinéaste centre son propos sur Spyro, un vieil instituteur désabusé qui abandonne tout pour reprendre, comme autrefois son père et son grand-père, le chemin des fleurs. Dès le début, on sait que ce voyage sera le dernier. Les silences du personnage principal, sa carrure imposante, sa démarche voûtée, son visage buté sont en accord avec les paysages gris et tristes d'une Grèce qui, comme Spyro, a sans doute elle aussi perdu l'espoir. On aurait souhaité que Mastroianni qui joue en grec obtienne le prix d'interprétation masculine, mais le jury lui a préféré le très moyen Carlo delle Piane, interprète du très médiocre film de Pupi Avati *Regalo di Natale*. L'Italie a séduit le jury puisque, avec *Storia d'amore* de Francesco Maselli, elle a glané deux autres prix et non des moindres. En effet, *Storia d'amore* a obtenu le Grand Prix spécial du jury alors que son interprète principale, Valeria Golino, une jeune beauté dotée d'un fameux tempérament, décrochait le Prix d'interprétation féminine. Bruna est une sympathique prolétaire de la banlieue romaine: courageuse, déterminée et passionnée, elle tentera de vivre du mieux qu'elle peut d'abord, successivement, et ensuite simultanément deux histoires d'amour pleines de tendresse. Le film démarre bien grâce à un montage rapide et rythmé, mais s'enlise très vite dans les méandres d'un scénario d'une banalité et d'une naïveté proprement affligeantes. Ce Grand Prix spécial du jury, était partagé ex-aequo avec le film soviétique de Sergueï Soloviev, *La Colombe sauvage*, qui est un film pessimiste, un constat vitriolique sur un monde irrémédiablement tordu et pourri d'où le sens des valeurs a complètement disparu. Tourné presque entièrement en noir et blanc — les séquences en couleurs ne se justifient d'ailleurs en rien —, le film se décompose en chapitres consécutifs qui ont parfois bien du mal à s'imbriquer les uns dans les autres. Intéressant sans doute, mais maladroit souvent. Ken Loach est aussi soucieux de dénonciation politique. Dans son dernier film, *Fatherland*, il confronte les systèmes politiques de l'Est et de l'Ouest en relatant l'itinéraire d'un jeune chanteur engagé de la R.D.A. qui se voit contraint de quitter son pays et de passer à l'Ouest. Son père avait déjà opéré ce choix quelque trente années auparavant. Plus à l'aise dans sa dénonciation à l'Est qu'à l'Ouest, Loach se perd dans une délation élémentaire du système occidental à laquelle il greffe une histoire compliquée et peu vraisemblable de recherche de criminels nazis. Outre le très banal *Tramp at the Door* de Allan Kroeker, inclus dans la section Venezia

Oviri de Henning Carlsen



TV, le Canada était représenté avec éclat par Donald Sutherland, superbe dans le rôle du peintre Paul Gauguin. *Oviri (The Wolf at the Door)*, du Danois Henning Carlsen, relate deux années de la vie de Gauguin, à Paris, avant de s'exiler définitivement à Tahiti, et s'articule principalement autour des rapports qu'il entretient avec quatre femmes qui partageaient alors son existence: sa femme, son modèle, une ancienne maîtresse et une adolescente, fille de sa logeuse. La réalisation conventionnelle mais très soignée permet un portrait saisissant de ce peintre maudit, puissamment interprété par un Sutherland visiblement en grande forme.

C'est à un vétéran du cinéma italien qu'avait échu le redoutable privilège d'adapter au cinéma le somptueux roman d'Elsa Morante *La Storia*. Ce film-fleuve (250 minutes), se concentre autour du personnage de la Signora Ida (Claudia Cardinale remarquable), institutrice d'origine juive et de ses deux fils Nino et Useppe. Comencini sait filmer les enfants et il atteint parfois, avec le jeune Andrea Spada (6 ans), à des moments véritablement inspirés. Pourtant, dans l'ensemble la réalisation manque de souffle, surtout dans la deuxième partie qui s'attarde sur les rapports Ida/Useppe et sur leur lent cheminement jusqu'à la mort. L'histoire émouvante est soutenue par une interprétation excellente jusque dans les plus petits rôles. Dans un tout autre genre, *X*, du Norvégien Oddvar Einarson, relate avec pudeur et sensibilité les amours impossibles d'une très jeune squatter et d'un photographe bourré de talent, mais fort mal à l'aise dans ses rapports avec les autres. Une photographie extrêmement précise dans des tons de nuit et de froid crée une ambiance très prenante et c'est, en fait, toute une vision du monde à la dérive qui se fait jour. Quant à l'interprète principale, Bettina Banoun, elle est d'une beauté à la fois innocente et perverse, digne d'inspirer les plus grands.

C'est dans la littérature que les femmes sont allées puiser leur inspiration: Goethe pour Pilar Miro et Agnès van Krusenstjerna pour Mai Zetterling. Sans succès, il faut bien le dire, car ces deux films sont irrémédiablement ratés. *Amorosa* de Mai Zetterling est une sorte de biographie littéraire-sexuelle qui fourmille d'idées et de fantasmes sans jamais pourtant réussir à trouver un point d'ancrage. Quant à *Werther* de Pilar Miro, librement adapté des personnages créés par Goethe, c'est un étalage pénible de culture. La réalisation est froide et sans âme et les amours malheureuses de ces pantins sans consistance nous laissent de glace. Fort heureusement, le jeune réalisateur argentin, Carlos Sorin, a su nous déridier et nous redonner espoir dans l'avenir d'un cinéma qu'on pouvait aisément croire moribond. Son film, *La Pelicula del Rey*, qui a obtenu le Lion d'argent, relate l'épopée d'un tournage en Argentine: un jeune metteur en scène décide de raconter la folle aventure de Orélie Antoine de Tounens, obscur Français qui partit pour l'Argentine vers le milieu du XIXe siècle et réussit, en 1860, à se faire couronner « roi de l'Araucanie et de la Patagonie ». Les difficultés s'accumulant, le film doit être abandonné.... Qu'à cela ne tienne, le réalisateur a déjà un autre projet tout aussi fou. Sorin a su insuffler à son récit une dimension épique ainsi qu'une vivacité, une allégresse et un sens de l'humour tout à fait réjouissants. En plus de faire la preuve de la formidable inventivité de Sorin, ce film témoigne également d'un sympathique amour pour le cinéma.

Et maintenant place à la sélection française. *Mélo* d'Alain Resnais, hors-compétition, est la mise en scène cinématographique d'une pièce de théâtre d'Henri Bernstein. Il y a l'inévitable triangle certes, mais

il y a aussi des sentiments d'une violence capable de tous les excès, des personnages riches d'une vie intérieure et un texte superbe. Il y a également quatre comédiens prodigieux dont l'interprétation subtile, nuancée, mérite tous les éloges. Il y a, de plus, Alain Resnais et son extraordinaire talent qui a décidé de jouer le jeu sans tricher, de croire aux personnages, de demeurer fidèle au texte et à la « musique » de Bernstein. Mais Resnais est cinéaste, alors il a su utiliser les moyens cinématographiques pour créer encore plus de tension, comme en témoigne ce prodigieux plan séquence (sept minutes) concentré uniquement sur le visage d'André Dussollier. La tension devient hypnotique et le spectateur, comme Maniche (Sabine Azéma), est suspendu aux lèvres de Marcel Blanc (André Dussollier). *Round Midnight* de Bertrand Tavernier est un film qui puise dans l'histoire réelle de Bud Powell et de Lester Young. Chaleureux hommage aux jazzistes noirs des années cinquante, ce film relate l'amitié qui lie un saxophoniste à la dérive, Dale Turner (immense Dexter Gordon), à un admirateur, Francis Borier (excellent François Cluzet). La mise en scène très poétique de Tavernier, particulièrement bien mise en valeur par les décors mi-réels mi-rêvés créés par Alexandre Trauner dans les « couleurs de minuit », suit le rythme de la musique et les battements du cœur. Jacques Doillon, quant à lui, nous offrait, avec *La Puritaine*, une étude des rapports père-fille à travers une représentation de la représentation. Des incohérences dans le scénario, en particulier le personnage interprété par Sabine Azéma, gênent le déroulement du récit. Pourtant, l'émotion est là, toujours, et Sandrine Bonnaire est magnifique, vraie et excellente. Excellente de spontanéité et de naturel, telle était aussi Marie Rivière, héroïne du *Rayon vert* d'Éric Rohmer. Tourné en 16 mm, avec une équipe réduite, sans scénario pré-établi, avec seulement un canevas et quelques éléments-clefs, ce film de vacances touche au problème bien réel de la solitude et du désir d'amour, souvent rejeté par peur. Cet inventaire du cinéma français ne serait pas complet si on oubliait *Désordre*, premier long métrage d'Olivier Assayas, critique aux Cahiers du cinéma et scénariste avec André Téchiné de *Rendez-vous* et du *Lieu du crime*. Présenté dans le cadre de la Semaine internationale de la critique, ce film s'est mérité le Prix de la FIPRESCI. Trois jeunes musiciens d'un orchestre de rock se trouvent accidentellement impliqués dans un meurtre. Ils ne seront jamais soupçonnés par la police et pourtant leur vie en sera définitivement brisée. Ce film, d'un beau pessimisme noir éclairé parfois des leurs roses de la tendresse, se signale par une mise en scène vigoureuse, des personnages solides et cohérents et une interprétation tout à fait convaincante.

Venise n'a pas failli à sa tradition, à savoir celle du plus français des festivals étrangers. En effet, on peut voir dans le Lion d'or qui a couronné *Le Rayon vert*, non seulement la consécration d'un auteur, mais également un bel hommage à la présence française. Cette 43e Mostra ne permet pas de nourrir de grands espoirs pour une « renaissance » du cinéma italien, confirme « l'infantilisme » de la production américaine plus préoccupée d'effets spéciaux et de monstres plus ou moins sympathiques que de « real people ». La Mostra n'a pas non plus permis la découverte d'auteurs nouveaux, si ce n'est peut-être Kaizo Hayashi, jeune cinéaste japonais qui, avec *Dormir comme rêver*, nous a offert un très bel hommage, à la fois sensible et drôle, du cinéma muet.



La storia de Luigi Comencini

Simone Suchet

